
Avant-propos

6 AOÛT 1945, sept heures trente : le jour grandit. Des oiseaux chantent dans le feuillage dru de l'énorme ginkgo biloba qui se dresse à quelques pas de l'Observatoire. En plein centre d'Hiroshima.

Très haut dans le ciel, le commandant Claude Etherley, à bord d'un avion d'observation météorologique américain, constate que la couverture de nuages permet un repérage tout à fait satisfaisant de la vaste cité qui se met au travail. Il lance le signal attendu par l'équipage du B 29 *Enola Gay* qui le suit avec, dans sa soute, Little Boy. Puis il vire sur l'aile pour aller contempler de loin le spectacle.

À huit heures vingt, la première bombe atomique de l'Histoire est larguée sur cette ville qui compte plus de quatre cent mille habitants.

L'explosion fera quelque trois cent mille victimes.

De la ville, il ne reste que des ruines, des cendres, des pierres et du ciment vitrifiés par une température de six mille degrés centigrades. Les métaux ont fondu. Tous les végétaux et même les plus gros arbres ont flambé en un instant. Il ne subsiste pas trace du moindre brin d'herbe. Pas un semblant de vie.

Le ginkgo biloba plusieurs fois centenaire a été pulvérisé

avec sa charge d'oiseaux et d'insectes. C'était un des plus vieux arbres du monde.

7 avril 1946, huit heures du matin : Le jour est levé. Le soleil éclaire un univers de désolation. Des ouvriers travaillent à quelques pas des décombres de l'Observatoire. Un gros bulldozer pousse un monceau de cendres, de gravats et de ferrailles tordues. Un cantonnier est là, accroupi, qui regarde le sol. Au lieu de s'écarter pour laisser passer l'engin à chenilles d'acier, il se redresse et lève le bras. La machine s'arrête. Le conducteur descend et rejoint l'ouvrier qui, de sa pelle, écarte avec soin la poussière grise et les pierres noircies.

– Regarde !

Du sol craquelé sort une tige minuscule qui porte déjà trois petites feuilles très reconnaissables.

– Ginkgo !

Les deux hommes n'en reviennent pas. Ils se bornent à hocher la tête en observant le terrain tout autour. L'un d'eux murmure :

– Rien... Absolument rien. Il n'y a que lui de vivant.

1950 : Aux États-Unis, le président Truman annonce qu'on vient de fabriquer une bombe beaucoup plus puissante que celle qui a détruit Hiroshima. Le même jour, Claude Etherley quitte l'hôpital psychiatrique où il était soigné, prend tous les billets de banque qu'il possède, les glisse dans une enveloppe qu'il expédie à Hiroshima. Puis il va s'enfermer dans une chambre d'hôtel où il tente de se suicider. On prétendra qu'il est fou. Victime de la guerre, malade du mal qu'il a fait, de l'immense douleur dont il se sent responsable, comment ne le serait-il pas ?

30 décembre 1999 : Le siècle passe. Lourd du poids de millions de morts qui auraient dû vivre longtemps, qui

devraient vivre encore. Le temps s'écoule sous un ciel chargé des grisailles de l'hiver. Pas un flocon. La blancheur est absente de ces journées engluées dans la pluie froide, le vent miaulant et la boue. Une boue qui n'est rien comparée à celle de ces tranchées que je n'ai connues qu'à travers des images figées et des récits glanés çà et là au fil de souvenirs égrenés par des anciens. Moments où le rire dominait parfois les sanglots.

Je n'ai pas connu la boue mêlée de sang, pourtant tout est en moi de ces années d'où a fini par remonter l'écho des gémissements et des râles, des plaintes étouffées par le grondement de ces orages de feu et de cuivre où se sont engloutis tant et tant de rêves, où ont sombré tant d'heures d'espérance. Où ont disparu tant d'amours à peine nées.

8 novembre 2001 : « Certes, c'est une grande folie, et presque toujours châtiée, de revenir sur les lieux de sa jeunesse... » Ainsi s'exprime Albert Camus après son retour à Tipasa. Cette phrase m'est revenue en mémoire il y a quelques jours alors que je m'étais rendu à Lons-le-Saunier. J'aime toujours revoir cette ville où je suis né et où j'ai grandi, aimé par des parents merveilleux. Ils ne m'ont pas laissé une fortune. Le peu d'argent qu'ils avaient pu économiser a été pris par d'autres, mais ils m'ont légué un trésor que nul ne me dérobera jamais ; il est au plus chaud de mon cœur. Je sais à présent qu'il est là et nulle part ailleurs.

Je ne voulais pas revoir notre maison, mais j'ai cédé devant l'insistance de gens qui s'intéressent à mes livres et qui m'ont entraîné là.

Je ne suis pas allé dans le jardin, je n'ai accepté de le regarder qu'en voleur, en me hissant sur le mur de mon école. J'ai vu. Et j'ai été cruellement châtié. C'était en effet une folie car le passé est vraiment mort. Non seulement la maison

transformée et enlaidie est écrasée par des immeubles, non seulement le jardin n'existe plus, mais le hangar où mon père empilait son bois, où il avait construit un petit atelier, le hangar où était l'établi sur lequel j'ai appris à manier le rabot que m'avait offert Vincendon, le vieux luthier, a été incendié. Il n'en reste plus qu'une carcasse calcinée. Des poutres noircies se dressent vers le ciel. Les voyant, j'ai senti ma gorge se nouer et des larmes sont montées que je n'ai pu retenir.

M'est revenu ce jour où, jouant à la guerre avec des petits voisins, nous avons quitté la tranchée creusée tout près pour nous réfugier dans le hangar. L'un d'entre nous avait des pétards. Il les coinçait entre les planches et les allumait pour tirer sur l'ennemi imaginaire qui nous assiégeait. Quittant le carré de légumes qu'il était en train de désherber, mon père arriva à toutes jambes en brandissant son sarclerot et en criant :

– Bande de galapiats ! Vous allez mettre le feu à mon hangar ! Foutez-moi le camp d'ici et que je ne vous retrouve jamais chez moi !

Toute l'armée mise en déroute par ce vieil homme en colère disparut. Sauf moi, bien entendu, condamné à reboucher la tranchée avant d'aller faire mes devoirs.

Ainsi se terminait la guerre d'entre les deux guerres. Cette guerre à laquelle nous avons tant joué et qui, après un si grand nombre d'années que je n'ose plus les compter, continue de me suivre à la trace.

Je suis resté un moment à contempler les ruines de mon enfance puis, à l'instant où je m'éloignais de ce mur, mon regard s'est porté une dernière fois vers la carcasse calcinée du hangar. Ai-je vu réellement ou ai-je imaginé ? Deux poutres accrochées l'une à l'autre formaient une croix dominant cet effondrement. Une croix noire pareille à celles qui s'alignent dans certains cimetières militaires allemands. J'étais

trop bouleversé pour regarder mieux. J'ai regagné la rue des Écoles où les maisons détruites peu avant la Libération ont été reconstruites. Mais, de ces immeubles qui ne ressemblent en rien aux modestes demeures que j'ai connues jadis, sont sorties des ombres qui m'ont entouré. Certaines auraient voulu m'entraîner vers les vestiges des années mortes. J'ai résisté. Je me suis éloigné de ces lieux où rien ne subsiste de ce qui me souriait autrefois.

6 février 2002 : Je suis un vieil homme habité par la guerre. La garce me poursuit où que j'aïlle et quoi que je fasse. Chaque fois que j'ai cru l'avoir distancée, un événement, une lecture, une rencontre sont survenus qui l'ont lancée à mes trousses. Vieux fauve hargneux, elle me suit à la trace et ne cesse de s'accrocher à mes basques, de grogner à mes trousses comme si elle voulait à tout prix me faire sentir que je ne lui ai pas assez consacré de mon temps, pas assez donné de ma jeunesse. Comme si elle voulait me reprocher d'avoir toujours tout fait pour détourner d'elle ceux qu'elle cherchait à dévorer.

La guerre est une atroce maladie. Elle habite l'homme depuis la nuit des temps ; elle le pousse vers une nuit plus profonde encore.

Le germe de la guerre est entré en moi lorsque j'étais enfant. Je l'ai porté des années avant de prendre conscience de ce qu'il représente. Plus tard, j'ai souvent tenté d'écarter cette fièvre maligne, cette peste. Ce mal étrange fait de lumière et d'ombre, de fulgurances et de grondements.

Je ne saurais dire au juste quel âge j'avais quand le mal a commencé de me ronger. Mais je sais que les fleurs de feu ont écloso alors que j'ignorais encore tout de la vie.

La guerre habite ma vie depuis mon enfance. Elle a pris toutes les formes, son visage grimaçant a su se profiler partout

où j'ai vécu. Partout où s'est porté mon regard, il m'attendait, embusqué, prêt à bondir.

La guerre habite ma vie et c'est sans illusions que je me remets à parler d'elle. Aujourd'hui, de retour sur mes terres d'enfance, je constate que je ne la ferai pas lâcher prise. J'aimerais m'en défaire, mais elle me nargue toujours. J'ai beau la chasser, elle revient obstinément. Pour elle, le temps ni les distances ne sont rien. D'un coup d'aile, elle peut envahir notre ciel serein et fondre sur nous comme un gigantesque oiseau de proie. On n'apprivoise pas la guerre. Même quand on croit l'avoir muselée et enfermée dans le recoin le plus obscur de la mémoire, elle demeure en éveil. Un rien vient la fouailler, l'exciter pour lui donner envie de mordre à nouveau.

10 avril 2003 : « Je suis un vieil homme habité par la guerre. » Il y a un peu plus d'un an, je commençais ainsi un livre où je m'étais promis de dire tout ce qui est resté en moi de la guerre. J'en étais à plus de trois cents pages. L'automne rouillait les rivages de la Loire où nous demeurions encore. Aujourd'hui, l'avant-printemps sème les premières fleurs sur le Revermont où nous sommes venus nous fixer. Je croyais naïvement à la paix, mais un autre conflit vient d'éclater. Il fait froid. Dehors et surtout en moi. Tout est gris. Très sombre et je voudrais avoir la force, le courage de mourir. Mais la mort me fait peur. Elle m'a toujours fait peur, et je suis aujourd'hui un vieil homme habité par la peur. La peur de la mort, bien sûr, mais toujours de plus en plus tenace et de plus en plus forte, la peur de la guerre.

La guerre qui m'a rattrapé, plus absurde et plus effrayante encore que toutes celles qui l'ont précédée. Plus absurde parce que l'humanité est aujourd'hui beaucoup mieux qu'hier armée pour éviter toute guerre. Plus effrayante parce

que le monde est, aujourd'hui bien plus que jamais, en possession des moyens de se détruire.

J'ai toujours eu peur de la guerre. Aujourd'hui plus que jamais je frémis à l'idée de ce qui menace nos enfants. Je pense sans cesse à ces millions d'innocents que l'on s'acharne à estropier ou à tuer. Et surgit devant moi la frêle silhouette de cette petite Vietnamiennne aux mains arrachées et au visage labouré par les éclats d'une mine. Cette fillette aveugle qui tremblait dans mes bras en gémissant restera pour moi le symbole de la guerre, l'image atroce de toutes les guerres. Car il n'est pas de guerre propre. Pas de guerre noble. Toutes les guerres sont des crimes contre l'humanité.

Il n'y a pas de crime de guerre, c'est la guerre en soi qui est un crime et criminels tous ceux qui travaillent à la rendre inévitable.

Alors que tous les espoirs de bonheur nous étaient permis, alors que nous étions en mesure d'évaluer vraiment l'importance des risques et en possession de tout ce qu'il faut pour imposer la paix universelle, il a suffi que quelques hommes fous d'orgueil désirent s'imposer, se grandir aux yeux des peuples pour qu'éclate un conflit dont les conséquences mettent en péril l'humanité entière.

Je suis toujours et plus que jamais un homme habité par la guerre, mais alors que vivait en moi le souvenir des batailles passées, vient grandir mon angoisse des malheurs à venir.

Et cette peur devient colère. Rage d'impuissance.

Alors qu'enfant j'ai rêvé des temps où j'aurais pu, à quelques années près, connaître les tranchées et être de ceux qui voulaient en sortir en brandissant un fusil pour aller pendre Guillaume, Hindenburg et Ludendorff dont j'avais tant entendu parler, alors qu'adolescent j'ai cru l'heure venue d'aller punir Hitler et sa clique, devenu un vieil homme qui n'a plus pour arme qu'une plume dérisoire j'aimerais être le

fou de Dieu, le kamikaze assez fort pour se faire exploser en étreignant les responsables.

Chaque fois que j'ai condamné la guerre, il s'est trouvé des forcenés, des bravaches pour m'insulter, pour me reprocher d'être pacifiste. Je sais qu'il s'en trouvera encore qui hurleront en lisant ces lignes et ce qui va suivre. J'ai passé l'âge de leur répondre. C'est vrai, je suis un vieil homme. Je n'ai pas à me plaindre de ma santé, mais les années sont là. J'espère bien tenir le coup encore longtemps, mais ma mémoire peut me trahir, ma main peut se mettre à trembler. Ma vue a déjà baissé et ce que j'ai besoin de raconter va forcément me prendre un peu de temps.

Car, plus tenace et plus forte que jamais, la guerre me colle aux trousses. Le vieux chien hargneux montre les dents. Il s'accroche à moi et refuse de me lâcher. Mais je ne sens rien de féroce dans sa ténacité. Son grognement est presque un murmure d'amitié. Alors je le caresse. Il ouvre sa gueule et, sans hâte, il me précède. Je le suis. Je sais très bien qu'il me conduit sur les sentiers des guerres que nul ne saurait vraiment oublier. Des sentiers où m'ont précédé nombre de camarades aujourd'hui disparus.

Et si j'éprouve ce soir le besoin de me remémorer ce temps, c'est moins pour le plaisir d'en retrouver le parfum fané que par besoin de revivre certaines heures avec des êtres dont le souvenir continue de me hanter. Des visages et des voix sont là qui s'accrochent à moi et refusent de me laisser poursuivre ma route en paix.

Avec ces vivants, j'ai partagé des années lumineuses mais aussi des jours sombres. Avec eux j'ai souffert et j'ai été heureux. Quel qu'en soit le prix, je dois revivre ces heures. Je le dois à tous ceux qui sont morts alors que la vie s'ouvrait devant eux, lumineuse et sereine. À tous ces êtres qui m'ont tant donné. À tous ces êtres-là comme à tant d'inconnus

dont les souffrances qu'ils ont endurées font qu'ils me sont frères à jamais. Comme me sont frères Claude Etherley et ceux qui vivaient à l'ombre du ginkgo biloba d'Hiroshima jusqu'au 6 août 1945.

B.C.